

Lire en traduction : enjeux d'une médiation culturelle

KATIA HAYEK

(Brno)

READING IN TRANSLATION: CHALLENGES OF CULTURAL MEDIATION

Training readers of literary works in translation: this seems to be an indispensable task today (CHEVREL, 2006: 57). Yves Chevrel's formula, which is both a conclusion and an opening, invites us to reconsider the status of translation, which is less "defective" than is often supposed, and aims to integrate the translation studies into our teaching practices. Perhaps in this way, the preferred vector will be comparative studies. Comparative literature is still a relatively recent discipline, but it has been able to win over the academic circles because, apart from any specificity (even if one is always more or less specialist in something), it allows both diachronic and synchronic questioning, on the meaning of national literature with regard to world literature, a bias which enabled him to integrate very early the not yet autonomous field of translation studies. The following article thus provides an overview of current research on the reading and study of translations into comparative literature courses intended for a French-speaking audience. It aims to assess the possibilities of transposing this teaching into French studies in Central Europe.

KEYWORDS: cultural and translation studies, comparative literature.

MOTS-CLÉS: études culturelles, littératures comparées, traduction

Lorsque l'on considère l'apprentissage d'une langue particulière, les catégories linguistiques propres à ce champ s'imposent presque naturellement. Apprendre une langue revient à maîtriser une phonétique, une grammaire, un vocabulaire singulier selon des modalités que soutiennent des approches didactiques variées (PUREN : 1994). C'est en ce sens que l'on peut évoquer la tradition ou l'innovation des études considérées. Ce sont dès lors surtout les méthodes et les outils qui leur sont associés qui diffèrent. Les objectifs généraux demeurent au contraire globalement identiques, c'est-à-dire qu'il s'agit de permettre l'assimilation par les étudiants des normes linguistiques et du lexique nécessaires pour parler, écrire, communiquer correctement et efficacement. Il en va de même pour l'acquisition des savoirs littéraires et culturels de l'aire linguistique considérée. Des voies différentes de transmission et donc d'apprentissage s'offrent à l'enseignant. Or dans ce cadre, le champ disciplinaire des littératures comparées, comparaison des littératures nationales, peut jouer son rôle.

La convocation des études comparatistes étonne peut-être dans le contexte de l'enseignement de la langue et de la littérature françaises. La traduction est en elle-même un outil relativement ancien de la connaissance des langues étrangères et des littératures, mais ce n'est pas toujours le cas des littératures comparées. En effet, ordinairement incluse dans les cursus proposés par les départements de littérature nationale, la discipline paraît plutôt être destinée à des étudiants soucieux de faire de leur langue maternelle leur spécialité. Toutefois, les études de littératures comparées comportent plusieurs atouts pour qui désire enseigner une langue étrangère et sa littérature. Il y a deux raisons à cela. D'une part, par l'objectif qui est le sien, la réflexion comparatiste impose la considération des effets culturels qui président à l'élaboration des textes et donc à leur interprétation. D'autre part, la vastitude des études comparatistes a très tôt contraint les spécialistes à s'intéresser au domaine de la traduction, à ses pratiques comme aux questions que celle-ci pose, de l'approche linguistique et philologique à la notion de Cultural Translation (BADDELEY : 2017).

Enseigner la langue, la littérature et la culture étrangères, ici françaises, à partir de corpus littéraires qui entremêlent une production nationale et des lectures en traduction, accompagnées ou non de leur

version originale demande sans doute à être éclairé. Il ne faut toutefois pas oublier que les concepts de nation et de littérature ont tracé la voie académique aux littératures comparées. À partir de là peut bien s'ancrer le bien-fondé d'une telle innovation pour les études françaises. Cela étant posé, des travaux de chercheurs en littérature étrangère ou en littératures comparées comme ceux d'Yves Chevrel et plus récemment de Claire Placial interrogent de plus en plus favorablement la spécificité des études de traductions en littératures comparées à destination d'un public francophone en incluant la traductologie dans leurs domaines. S'ils portent sur un corpus à destination d'un public essentiellement francophone, l'état des lieux auxquels ils invitent ouvre à son tour cette perspective innovante pour des étudiants dont le français ne serait pas la langue maternelle. Alors qu'ils circonscrivent les difficultés inhérentes à la pratique telle que celle posée par le choix de la traduction, ils illustrent de manière directe ou indirecte les bénéfices linguistiques mais également historiques et culturels d'un tel enseignement. Ce faisant, ils amènent à interroger la possibilité d'une transposition de la lecture en traduction, et par conséquent de la littérature comparée, dans un cursus de langue étrangère.

Si la traduction comme exercice d'acquisition d'une langue étrangère appartient d'une certaine façon à la tradition de l'enseignement des langues, la reconnaissance d'une lecture et d'une étude des œuvres en traduction, y compris dans le champ comparatiste paraît plutôt récente. La recommandation de lire les livres dans leur version originale prévaut parce qu'elle garantit d'échapper aux inévitables distorsions et infidélités qu'impose toute traduction. En réalité, dans le domaine des littératures comparées, alors même qu'il tarde à être reconnu, l'intermédiaire que constitue l'œuvre traduite est apprécié relativement tôt (LOMBEZ, 2012 : 261-262). Il est impossible d'abord de maîtriser toutes les langues or, les recherches entreprises nécessitent parfois des ouvrages rédigés dans des systèmes linguistiques qui échappent aux compétences du chercheur. Ensuite, le recours au texte traduit répond d'une certaine manière à la vocation des études comparatistes. Nées au cœur des nationalismes romantiques, elles visent les particularismes littéraires mais s'intéressent également aux possibles universaux de la littérature. Ainsi, Joseph Texte, qui occupe à l'université de Lyon la chaire toute neuve de littératures comparées

considère qu'« [i]l n'y a pas une littérature, et peut-être n'y a-t-il pas un écrivain dont on puisse dire que l'histoire se renferme dans les limites de son pays d'origine » (TEXTE, 1893 : 262). Or les œuvres traduites sont les vecteurs de cette circulation littéraire. Ce que souligne Jérôme David (2014 : 30-31) lorsqu'il rappelle l'intérêt de Goethe pour les nations et œuvres étrangères. Ainsi, c'est à partir d'un roman chinois, traduit en allemand en 1766, que se forge en 1827, le concept goethéen de *Weltliteratur* (GOETHE, 1988 : 204-206), « schème d'une réappropriation ciblée et réflexive des littératures étrangères » (DAVID, 2014 : 34). On note dès lors que la réflexion comparatiste adopte finalement un mouvement à la fois similaire et inversé puisqu'elle met en lumière « l'utilité des études de traductions dans la compréhension du système littéraire » (LOMBEZ, 2012 : 261). L'absence de maîtrise de la langue originale, le chinois pour le lecteur allemand ou de l'allemand pour un public francophone, n'empêche en aucune façon la compréhension du phénomène littéraire grâce à l'intermédiaire salvateur de la traduction qui autorise l'interprétation. Il en va de même pour les études françaises. Le fantastique français bénéficie des impulsions anglaises et germaniques qui l'ont précédé, et interroge autant la définition du fantastique que sa réception critique. Ainsi, la comparaison des textes, quand bien même la prose étrangère serait traduite éclaire suffisamment le réseau d'influences et les particularismes propres au domaine français tout en développant les compétences littéraires des étudiants contraints d'analyser les textes.

Cette formation à une lecture autonome et exigeante favorise au moyen d'une démarche inductive la construction des savoirs littéraires visés. Cela est d'autant plus vrai si l'on a recours aux connaissances acquises, au savoir-déjà-là des apprenants. C'est-à-dire si les extraits proposés en traduction accompagnés de leur version originale sont issus d'une littérature connue et précédemment étudiée parce que rédigée dans la langue maternelle ou bien si celle-ci autorise une lecture initiale des ouvrages de langue française, notamment de ceux qui sont réputés difficiles comme la poésie. Le bénéfice de la confrontation est alors doublé puisque celle-ci s'opère selon les axes littéraire et linguistique.

Les compétences visées par les lectures contraignent par ailleurs à considérer l'historicité des textes littéraires, soit à les contextualiser comme à reconnaître les phénomènes de représentation qui les

animent. Cela vaut autant pour les œuvres originales que pour leurs versions traduites. La comparaison des traductions d'un même ouvrage renseigne ainsi sur une histoire des mentalités, de l'original tronqué en fonction de normes à l'expression idéologique. L'exercice de la traduction implique en effet des choix qui révèlent les intentions du traducteur et peuvent à l'occasion témoigner de l'état d'esprit du moment qu'il soit personnel ou collectif. À ce titre, Yves Chevrel (2006 : 56) signale la variété des appréciations de l'œuvre de Franz Kafka en France à partir des traductions de *Die Verwandlung*, *La Métamorphose* (1915). Sans que l'on puisse conclure à une trahison du texte, le fond est toujours identique, des distinctions sensibles renseignent sur une volonté traductive. Par exemple, bien que l'original en langue allemande écrit : « Schon im Laufe des ersten Tages legte der Vater *die ganzen Vermögensverhältnisse und Aussichten* sowohl der Mutter, als auch der Schwester dar ». Alain Vialatte dont le travail de traducteur, publié pour la première fois en 1938, a fait longtemps référence, efface les marques filiales : « Dans le courant de la première journée, M. Samsa exposa à sa femme et à sa fille la situation et les perspectives financières du ménage » (KAFKA, 1980 : 213). Au contraire, plus récemment, Bernard Lotholary les restitue : « Dès le premier jour, le père avait exposé en détail, tant à la mère qu'à la sœur, quelle était la situation financière de la famille et ses perspectives en la matière » (KAFKA, 1988 : 34). L'effet n'est pas identique tandis que le travail du traducteur fait montre d'une compréhension particulière du texte kafkaïen. Selon Yves Chevrel (2006 : 53), l'épicentre qu'est Grégoire pour la dénomination des autres personnages appartient à la narration originale. L'interprétation oscille dès lors entre l'appropriation littéraire et culturelle d'un auteur que l'on cherche à intégrer à une littérature globale et la conformité du traducteur à l'art particulier de l'auteur lisible dans la version originale. La version la plus ancienne privilégie en effet le sentiment d'une lignée absurde, un mouvement dont fait également état la littérature française et qui justifie la « naturalisation » de l'écrivain. Cependant, l'éclairage de la version de Bernard Lotholary, au moyen des termes « père », « sœur », de la question identitaire, soit le « moi » dans ses rapports à l'autre interpelle. L'interrogation comme le rappelle Marthe Robert est au cœur de l'écriture-kaléidoscope de Franz Kafka, un auteur à la croisée des univers tchèque, juif et

allemand (BELANGER, 1983 : 20). Les traductions témoignent dès lors d'un changement de considération de l'œuvre kafkaïenne en France et de ce qu'il convient d'y lire, c'est-à-dire de l'interprétation à lui concéder dans l'espace des Lettres françaises : le même ou l'autre. Il serait possible de multiplier les exemples. Ainsi, la traduction de la Gothic romance en France témoigne des choix idéologiques opérés. Pour traduire, en 1822, *Melmoth the Wanderer* de Maturin, « Jean Cohen procède à des coupes sombres dans le volumineux roman, réduisant considérablement la portée de ces pages. Ainsi, l'arrière-plan d'anticléricalisme dirigé contre les représentants de l'église catholique est gommé » (PRUNGNAUD, 1994 : 35). De même, *The Italian, or : the confessionnal of the Black Penitents* d'Ann Radcliffe est abrégé en 1864 par Narcisse Fournier, au service du dénouement sentimental. Or les propos du serviteur qui a partagé les vicissitudes romanesques des héros portent l'interprétation idéologique du roman (RADCLIFFE, 2000 : 478) :

[...] Who would have guessed, when we were taken before those old devils of Inquisitors, sitting there all of a row in a place under ground, hung with black, and nothing but torches all around [...] All at liberty! And may run, if we will, straight forward, from one end of the earth to the other, and back again without being stopped! May fly in the sea, or swim in the sky, or tumble over head and heels into the moon! For remember, my good friends, we have no lead in our consciences to keep us down!

'You mean swim in the sea, and fly in the sky, I suppose', observed a grave personage near him, 'but tumbling over head and heels into the moon! I don't know what you mean by that!' [...] 'Pshaw! replied Paulo [...] Oh it's quite beyond what you can understand.'

Qui aurait deviné lorsque nous étions prisonniers devant ces vieux diables d'inquisiteurs, assis en un lieu souterrain, tous d'une rangée, vêtus de noir, sans rien d'autre que des torches autour d'eux [...] Tous libres ! La possibilité de courir, si nous le voulons, droit devant, d'un bout de la terre à l'autre, et inversement sans être arrêtés. La possibilité de voler dans la mer et de nager dans le ciel, et de culbuter pieds par-dessus tête, jusqu'à la lune ! Souvenez-vous, mes bons amis, que nous n'avons aucun poids dans nos consciences pour nous limiter.

-Vous voulez dire nager dans la mer et voler dans le ciel je suppose remarqua un sévère personnage à côté de lui, mais culbuter pieds par-dessus tête, jusqu'à la lune ! J'ignore ce que vous voulez dire par là [...]

-Pshaw ! répliqua Paulo [...] oh c'est assez au-dessus de ce que vous pouvez comprendre. [Nous traduisons]

La suppression du passage neutralise la peinture noire du catholicisme. Elle supprime surtout le sens porté par l'image du monde inversé, l'usage du pronom « we » qui confond maître et serviteur, masculin et féminin ou l'irrévérence du domestique. La traduction ou l'absence de traduction rend compte d'un état de la culture d'accueil et de tensions idéologiques lisibles dans la postérité gothique du romantisme français (George Sand, Alexandre Dumas, Paul Féval, etc.) ou, plus proche de nous, à travers le clin d'œil offert par Umberto Eco dans son roman du XIX^e siècle (ECO, 2010 : 47) :

Beaucoup, au cours des années passées, allaient chez Magny pour admirer de loin des écrivains déjà célèbres comme Gautier ou Flaubert, et d'abord ce pianiste polonais phtisique entretenu par une dégénérée qui circulait en pantalon.

Pour l'anecdote, les versions de Narcisse Fournier et de Jean Cohen sont celles des Éditions Robert Laffont en 1984 et de la plupart des livres numériques. Pourtant, une traduction intégrale du roman de Maturin réalisée par Jacqueline Marc-Chadourne en 1965 a fait du Melmoth de Jean Cohen une traduction-adaptation.

D'une certaine manière, les résultats de la confrontation des traductions sont à rapprocher de la notion de « transfert culturel » définie par Michel Espagne (2013) :

La recherche sur les transferts culturels devait admettre qu'on peut s'appropriier un objet culturel et s'émanciper du modèle qu'il constitue, c'est-à-dire qu'une transposition, aussi éloignée soit-elle, a autant de légitimité que l'original. En conséquence, dans les sciences humaines et sociales, la comparaison comme principe additionnel d'ouverture à des espaces différents perdait de son intérêt et devait être relayée par l'observation des formes de métissage et d'hybridité.

Penser en termes de transferts culturels conduisait ainsi à relativiser la pertinence de la comparaison. Celle-ci tend en effet à opposer des entités pour comptabiliser leurs ressemblances et leurs dissemblances, mais elle ne tient guère compte de l'observateur qui compare, oppose pour rassembler, projette son propre système de catégories, crée les oppositions qu'il réduit et appartient lui-même en général à l'un des deux termes de la comparaison.

L'exercice renouvelle le domaine des littératures comparées en l'affranchissant des dérives possibles d'une comparaison qui l'oriente indubitablement vers une construction parfois artificielle, parce que parcellaire et sans nuance, des conclusions de littérature générale. Parallèlement, il montre l'intérêt culturel de la lecture en traduction et légitime l'inclusion du champ de la traductologie à la discipline comparatiste. L'argument motive par ailleurs l'étude d'ouvrages dont la langue source ne serait pas le français dans des cours de littérature française. Ainsi, la traduction offerte par Xavier Galmiche au roman *Cikáni* de Karel Hynek Mácha valorise-t-elle la suggestion du romantisme noir. Les choix lexicaux rendent compte d'une stéréotypie attendue et reconnue par le lecteur français parce qu'ils réfèrent à un univers culturel commun et partagé. Le paysage tchèque ne donne pas l'illusion d'être peuplé de « chimères » dans la prose de Karel Hynek Mácha. Il ne restitue que l'impression d'animaux fabuleux (2002 : 152) :

Mnohý dešť ji rozemlel v rozličné podoby zvířat podivných i zpotvořilých postav lidských [...]

L'abondance des pluies l'a burinée en formes de chimères et de monstrueuses figures humaines [...] (Mácha/Galmiche, 2007 : 42)

Toutefois, le terme de chimère renvoie indéfectiblement dans l'imaginaire français au romantisme noir. Le traducteur, plutôt que de restituer à la lettre la narration originelle met en évidence le réseau d'influences qui nourrit l'inspiration romanesque de l'époque à l'échelle de l'Europe. Il rend compte de l'inscription de l'écrivain tchèque dans le grand mouvement européen du romantisme qui marque également la littérature française. Conjointement, il révèle une

représentation du romantisme noir en France étant donné que ses choix de traducteur accroissent la lisibilité des traces « gothic » du roman tchèque.

Les exemples cités démontrent effectivement le rôle du texte traduit comme médiateur culturel. Parallèlement, ils répondent à l'une des interrogations fondamentales inhérentes à son utilisation. Comment choisir les traductions que l'on propose dans le cadre des études de langue et de littérature étrangères ? La sélection s'opère comme pour n'importe quel outil didactique, soit selon des critères qui répondent aux objectifs d'enseignement : stylistiques ou historiques. Dans le premier cas, le texte traduit se doit d'être le plus fidèle possible à l'original pour se plier aux exigences de l'analyse littéraire. Dans le second cas, l'analyse profite des lacunes du texte-cible, identifiées au moyen de la confrontation au texte-source ou grâce au croisement des traductions de celui-ci y compris, si elles paraissent trop défectives, celle de l'enseignant. Ainsi, à propos de la réception en France, à partir de la fin du XVIII^e siècle, des romans gothiques anglais (DUROT-BOUCÉ, 2013 : 76) :

L'intérêt que présentent ces traductions [du roman gothique anglais] pour le chercheur de notre temps est double : d'une part ce phénomène est l'indice de l'extrême popularité dont jouit le genre gothique dès la fin du XVIII^e siècle et jusqu'au XXI^e siècle, d'autre part l'évolution des modes de traduire au cours des décennies se révèle fort instructive quant à la perception des romans noirs par le public français. La traduction n'est pas innocente : à toutes les époques, les modes de traduire indiquent comment le même appréhende l'autre.

En dehors des critères normés ou des signes de la subjectivité du traducteur qu'implique le passage du texte littéraire d'une langue source à une langue cible, l'acte de traduire témoigne des modes de traduction et des goûts d'une population à un moment donné de l'Histoire, autrement dit les traductions attestent des courants de pensée qui animent les sociétés. Lire les versions traduites d'un texte-source identique, qu'ils s'agissent de belles infidèles, d'adaptations ou de traductions solides ouvre les portes d'une culture inscrite dans une Histoire singulière et permet d'en saisir les circonvolutions au cours du temps et par conséquent, de mieux la comprendre.

Est-ce à dire qu'il est possible de construire un cours de littérature à partir des seules traductions des ouvrages considérés ?

Yves Chevrel comme Claire Placial, qui en a interrogé la possibilité pour le texte poétique, l'affirment à la condition d'être conscient que l'on est en train de lire un ouvrage traduit (CHEVREL, 2006 : 57 ; PLACIAL, 2013). La reconnaissance de la présence du traducteur dans la trame textuelle crée la distance nécessaire à la perception des transferts culturels inhérents à la métamorphose de l'œuvre. En effet, pour être opératoire, la fonction de médiateur culturel revêtue par le texte traduit dépend de cette distanciation qui garantit le lecteur de l'illusion que l'œuvre qu'il tient entre les mains appartient à la littérature en langue-cible. En outre, à la suite de Claire Placial (2013), il faut reconnaître que les traductions contemporaines demeurent, qu'elle qu'en soit la façon, fidèles à l'écriture originale, soit par le style, soit par l'idée, voire au moyen des deux : genre, ton, registre, sujet et contenu sont de manière générale respectés. Elles épousent de facto les intentions auctoriales à partir desquelles se justifient finalement les transformations qu'elles opèrent (CAMUS, 2013 : 134) :

La gâchette a cédé, j'ai touché le ventre poli de la crosse et c'est là, dans le bruit sec et assourdissant, que tout a commencé. J'ai secoué la sueur et le soleil.

Kohoutek povolil, prst mi sjel na hladké bříško pažby, a ted' v tom suchém, ohlušujícím třesku všechno začalo. Setřásl jsem pot i slunce.

L'exercice entrepris par Miloslav Žilina de traduire le roman *L'Etranger* d'Albert Camus, conserve toute la saveur de la prose camusienne. Le déplacement du pronom sujet en position objet « j'ai touché / prst mi sjel [mon doigt a glissé] », associé à la signification du verbe glisser : sjet, renforce imperceptiblement l'impression tragique du geste malheureux effectué comme malgré lui par le personnage. La mise en branle mécanique du corps sous l'effet néfaste du soleil se trouve ainsi révélée par la langue. Essentiel à la compréhension de la scène, l'astre, « soleil » / « slunce » demeure dans une position syntaxique qui en assure le relief tandis que les allitérations en /k/, /s/, /ř/, /š/, /č/ font écho à celles de la langue

originale /š/, /k/, /s/. Elles répercutent le chuintement de l'instrument qui se meut et « le bruit sec » qui signe la fatalité du moment. Miloslav Žilina propose au lecteur tchèque une interprétation textuelle conforme à celle que l'on découvre dans le texte français.

Démonstration de la fonction interprétative de l'acte de traduire, le passage assure la crédibilité d'une approche stylistique dont le support unique serait le texte traduit. Ce qui est vrai du français au tchèque l'est également lorsque la langue-cible est celle de Molière. Il montre en outre que le recours à la langue des apprenants pour l'étude des œuvres françaises n'est pas une idée creuse, non plus que celui de recourir à une autre langue peut-être mieux maîtrisée que le français. Reste qu'il impose à l'enseignant de changer ces pratiques comme de laisser ses préjugés sur le bord du chemin. Croiser les traductions dans des langues que l'on connaît pour s'assurer du fait stylistique imputé à une écriture originale qu'on ne saurait lire est envisageable (CHEVREL, 2006 : 55). Identiquement, il est possible d'accorder plus de confiance à la sagacité des étudiants, à leur autonomie face aux textes comme à leur maîtrise d'un idiome qu'ils pratiquent.

Afin de justifier la lecture critique des œuvres en traduction au sein des cursus de littératures comparées français, Yves Chevrel (2006 : 55) cite Wilhelm von Humboldt (2000 : 39) :

En vérité il faut attacher à cette conception que la traduction porte en soi une certaine coloration d'étrangeté, mais la limite où ceci devient un indéniable défaut est très facile à tracer. Tant qu'on ne sent pas l'étrangeté mais l'étranger, la traduction a atteint son but suprême.

La réflexion est plausible dans le contexte des études de langue française comme langue étrangère et de la littérature qui lui est associée. Au-delà de la seule dichotomie *étrangeté/étranger*, Humboldt ne fait qu'établir le lien entre la traduction et une vision particulière du monde. De fait, former les étudiants à adopter cette posture face aux textes traduits les autorise à mieux percevoir la confrontation des univers culturels au cœur des traductions, soit, pour ce qui nous concerne, à lire en toute autonomie et à interpréter « l'étranger » français qu'illustrent les ouvrages qu'ils lisent.

L'œuvre traduite constitue finalement, et à juste titre, un outil didactique privilégié des études comparatistes qui ont pleinement

intégré l'approche culturelle liée au concept de « traduire ». La notion de « transfert culturel » inhérent à toute traduction permet de renouveler la compréhension de l'histoire littéraire française à partir des phénomènes de réception et de réécriture comme en fonction des stratégies traductives qui se sont succédées. En ce sens, l'étude des textes traduits met en lumière les idéologies culturelles qui s'expriment à travers la littérature. Au-delà de considérations strictement linguistiques, son apport dans l'enseignement des langues et lettres françaises à destination d'un public étranger, lorsqu'il est bien mené, invite dès lors à une réflexion interdisciplinaire de la langue à l'histoire, de la littérature à la sociologie. Lire en traduction ouvre ainsi des perspectives nouvelles sur « les rapports de la littérature et de la vie » par le fait que la comparaison est par nature jeu de miroir et confrontation, y compris lorsque les textes étrangers ne sont lus qu'en français. Dès lors, cette lecture critique, exigeante et autonome favorise une attitude réflexive vis-à-vis des caractéristiques de la culture ciblée et découvertes dans l'espace textuel. Former les étudiants à cette lecture des traductions revient de fait à leur permettre l'acquisition de compétences finalement transversales. Vecteur d'une maîtrise des concepts littéraires et culturels propres au domaine, l'analyse des œuvres traduites ouvre également la voie à la perception d'une rencontre avec l'Autre, voire à une rencontre de soi avec l'Autre. Lire en traduction dessine ainsi le chemin qui mène non seulement aux études culturelles mais peut-être aussi vers la notion d'interculturalité.

BIBLIOGRAPHIE

- BADDELEY, Susan (2017): La traduction : champ d'études et modèle des études culturelles. In: *Diogenes* n° 258-259-260, 251-264.
- BELANGER, Marcel (1983): La question de l'identité chez Kafka : une entrevue de Marthe Robert.. In: *Franz Kafka : cent ans*, 20-22.
- CAMUS, Albert (2013): *L'étranger* (1942)/Cizinec, Miloslav Žilina (trad. 1969), Bilingue, Praha, Garamond.
- CHEVREL, Yves (2006): La lecture des œuvres littéraires en traduction, quelques propositions. In: *L'information littéraire*, vol. 58, n°1, 50-57.

- DAVID, Jérôme David (2014): Le Paradoxe de Goethe, In: *Romantisme*, n°163, 29-39.
- DUROT-BOUCE, Elizabeth (2013): *Introduction à la fiction gothique. Identité et altérité : l'écriture des frontières*, Paris, Publibook.
- ECO, Umberto, *Le Cimetière de Prague (Il Cimitero di Praga)*, 2010), trad. Jean-Noel Schifano, Paris, Grasset, 2011.
- ESPAGNE, Michel (2013): La notion de transfert culturel. In: *Revue Sciences/Lettres*, n°1 [En ligne| journals.openedition.org/rsl/219].
- GOETHE, (von) Johann Wolfgang (1988): *Conversations de Goethe avec Eckermann* (1836), Jean Chuzeville (trad.), Paris, Gallimard.
- HUMBOLDT, (von) Wilhelm, « Introduction à l'Agamemnon », traduit par Denis Thouard, *Sur le caractère national des langues et autres écrits sur le langage*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 39. Cité par CHEVREL Yves, La lecture des œuvres littéraires en traduction, quelques propositions. In : *L'information littéraire*, vol. 58, n°1, 50-57.
- KAFKA, Franz (1980): *La Métamorphose*, Alain Vialatte, (trad.), *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, t 2.
- KAFKA, Franz (1988): *La Métamorphose, suivi de Description d'un combat*, Bernard Lotholary (trad.), Paris, GF Flammarion.
- LOMBEZ, Christine (2012): L'Étude des textes littéraires traduits : un nouvel objet d'investigation en littérature comparée ? In: *Revue de littérature comparée*, 3, n° 343, 261-271.
- MÁCHA, Karel Hynek (1835): *Cikáni*. In: *Marinka a jiné prozy*, Edice Českých Autorů, Praha, p. 151-259, 2002.
- MÁCHA, Karel Hynek (1835): Les Gitans In: *Pèlerin et brigand de Bohême*, trad. Xavier Galmiche, Éditions Zoé, 2007, p. 37-163.
- MATURIN, Charles Robert, *Melmoth ou l'homme errant* (Melmoth the Wanderer, 1820), trad. Jean Cohen (1821). In : *Romans terrifiants*, Paris, Robert Laffont, 1984, p.627-941.
- MATURIN, Charles Robert, *Melmoth ou l'homme errant* (Melmoth the Wanderer, 1820), trad. Jacqueline Marc-Chadourne, Paris, Jean-Jacques Pauvert Éditeur, 1965.
- PLACIAL, Claire (2013): Ce que (l'étude de) la traduction a à dire à la littérature comparée, [En ligne, consulté le 15/11/2019|<https://reflexivites.hypotheses.org/category/theories>].
- PRUNGNAUD, Joëlle (1994): La traduction du roman gothique anglais en France au tournant du XVIIIe siècle. In: *Traduction Terminologie Rédaction*, « Genres littéraires et traduction », vol.7, n°1.

PUREN, Christian (1994): *La didactique des langues étrangères à la croisée des méthodes : essai sur l'éclectisme*, Paris, CRÉDIF-Didier.

RADCLIFFE, Ann, *The Italian, or: the Confessional of the Black Penitents* (1796), London, Penguin Books, 2000.

RADCLIFFE, Ann, *L'Italien ou le confessionnal des Pénitents noirs* (*The Italian, or: the Confessional of the Black Penitents*, 1796), trad. Narcisse Fournier (1864). In: *Romans terrifiants*, Paris, Robert Laffont, 1984, p. 83-224.

TEXTE, Joseph (1893): Les études de littérature comparée à l'étranger et en France. In: *Revue internationale de l'enseignement*, tome 25, 253-269.

Katia Hayek

Ústav románských jazyků a literatur

Filozofická fakulta, Masarykova univerzita

Březské č. 18, Březské 594 53, Česká republika

kat.hayek@yahoo.fr